

Charles Mingus

Moins qu'un chien

*Récit recueilli par Nel King
Traduit de l'américain par Jacques B. Hess*

/ Charles Mingus / Moins qu'un chien / ISBN 978-2-86364-678-6

www.editionsparentheses.com

Éditions Parenthèses

— En d'autres termes, il y a trois hommes en moi. L'un d'eux occupe toujours le milieu : indifférent, impassible, il observe, il attend que les deux autres le laissent s'exprimer et leur dire ce qu'il voit. Le deuxième est comme un animal apeuré qui attaque de crainte d'être attaqué. Et puis il y a un homme doux et aimant, trop aimant, qui laisse autrui pénétrer jusque dans le saint des saints de son être, encaisse les insultes, fait confiance et signe les contrats sans les lire, se laisse convaincre de travailler au rabais ou gratis et qui, lorsqu'il s'aperçoit qu'on l'a possédé, a envie de tuer et de détruire tout ce qui l'entoure, y compris lui-même, pour se punir d'avoir été aussi stupide. Mais il ne s'y résout pas — et il retourne s'enfermer en lui-même.

— Lequel est le vrai ?

— Tous les trois.

— L'homme qui observe et attend, celui qui attaque par peur, et celui qui veut donner sa confiance et son amour, mais qui se retire en lui-même chaque fois qu'il se voit trahi. Mingus n° 1, n° 2, n° 3. Laquelle de ces images voulez-vous offrir au monde ?

— Je me moque de ce que voit le monde, j'essaie, seulement, de découvrir ce que je devrais penser de moi. Je ne peux rien changer au fait qu'ils sont tous contre moi — qu'ils se dressent contre ma réussite.

— Qui ?

— Les imprésarios, les hommes d'affaires installés dans de vastes bureaux qui me disent, à moi, un Noir, que je suis anormal parce que j'estime qu'il doit nous revenir une part de la récolte que nous produisons. Les musiciens sont tout autant victimes du racisme que n'importe quel pauvre enculé de Noir et... et *ils* ne veulent pas que ça change.

— Je sais bien qui vous entendez par *ils*, Charles, et il y a là quelque chose d'ironique. Car, rappelez-vous, vous m'avez dit que vous veniez me voir non seulement parce que j'étais psychologue, mais aussi parce que j'étais juif, et que je pouvais par là éprouver une affinité avec vos problèmes.

— Ha ha ! Vous êtes marrant, docteur !

— Voilà que vous pleurez de nouveau. Tenez, séchez vos larmes, Mingus, et ne me racontez pas de conneries.

— Ha ! Maintenant, c'est vous qui êtes grossier.

— Vous n'avez pas le monopole de la grossièreté. Ne me racontez pas de conneries. Vous êtes un type bien, Charles, mais il entre une grande part d'imaginaire et de fabulation dans ce que vous dites. Ainsi, personne ne pourrait avoir en une seule nuit autant de rapports sexuels que vous prétendez en avoir eus.

— Merde, pourquoi pas ? J'ai peut-être exagéré certaines choses, comme l'histoire des haltères, car je ne sais pas exactement combien elles pesaient ; tout ce que je sais, c'est que seuls deux autres gars ont pu les soulever, et que leurs pieds se sont enfoncés dans la terre !

— Vous changez de sujet, ami Mingus. Je vous parlais des Mexicaines. Pourquoi êtes-vous obsédé par le besoin de prouver votre virilité ? Est-ce parce que vous pleurez ?

— Je suis plus viril que n'importe quel sale enclulé de Blanc ! Oui, j'ai baisé vingt-trois filles en une seule nuit, y compris la femme du patron ! Je ne l'ai pas fait pour le plaisir, mais parce que je voulais mourir et que je pensais que ça me tuerait. Mais en revenant du Mexique, comme je ne me sentais pas encore satisfait, je me suis arrêté et...

— Continuez... Auriez-vous honte ?

— Oui, parce que j'ai eu plus de satisfaction à le faire seul qu'avec ces vingt-trois putains au cul dégueulasse. Ce ne sont pas les hommes qu'elles aiment, c'est l'argent.

— Comment pouvez-vous savoir ce qu'elles aiment, Charles ? Tenez, séchez vos larmes.

— Merde de merde ! Vous-même, vous n'aimez que l'argent !

— Alors, ne me payez pas.

— Oh, je vous vois venir avec votre psychologie ! Vous savez qu'en disant ça, vous me donnez envie de vous payer le double.

— Non, je ne veux pas de votre argent. Vous êtes malade. Éventuellement, le jour où vous sentirez que je vous ai fait du bien, offrez-moi un petit cadeau, une cravate, par exemple. Et je ne vous traiterai plus de menteur. Mais il faut que vous cessiez de vous mentir. Voyons, vous m'avez dit une fois que vous avez été proxénète. Qu'est-ce qui vous a mené à ça ?

— Pourquoi ne me laissez-vous jamais m'étendre sur le divan, docteur ?

— Vous choisissez toujours le fauteuil.

— J'ai l'impression que vous ne voulez pas de moi sur le divan parce que je suis noir et que ça pourrait contrarier votre clientèle blanche.

— Oh, Charles Mingus ! Allongez-vous sur ce divan si ça vous chante, bourrez-le de coups de pied, sautez dessus, glissez-vous dessous, renversez-le, cassez-le... et payez la casse.

— Vous êtes fou, mon vieux ! Je m'en vais vous sauver.

— Vous n'êtes pas qualifié pour sauver les gens. Moi, si.

— Je peux vous sauver, pourtant. Croyez-vous en Dieu ?

— Oui.

— Comme à un croque-mitaine ?

— Nous verrons cela plus tard. Revenons à notre sujet — cette profession mal famée que vous avez exercée à un certain moment.

— Eh bien, c'est exact, j'ai essayé d'être maquereau, docteur, mais ça ne m'a pas vraiment réussi parce que je ne profitais pas de l'argent que me rapportaient les femmes. Je me souviens de la première, Cindy. Le fric qu'elle avait sous son matelas ! Bobo s'est foutu de moi parce que je n'y touchais pas — il disait que je ne savais pas y faire avec une putain.

— Si l'argent ne vous intéressait pas, que vouliez-vous au juste ?

— Peut-être voir si je pouvais en faire autant que les autres macs.

— Pourquoi ?

— C'est presque impossible à expliquer — ce qu'on ressent quand on est gosse et que les caïds reviennent dans le quartier. Ils se donnent de grands airs, ils jouent avec leur chaîne de montre, ils en jettent avec leur voiture neuve, Cadillac ou Rolls, et leurs complets sur mesure. C'était presque comme si l'un des nôtres était devenu président des États-Unis. La réussite, c'est quand un jeune type qui en veut fait son chemin et s'impose comme un caïd chez les marlous. D'où je viens, ça signifiait une chose : on avait prouvé qu'on était un homme.

— Et une fois que vous l'avez prouvé en ce qui vous concerne, qu'avez-vous souhaité faire ?

— Jouer de la musique, c'est tout.

— J'ai lu un article sur vous dans un magazine. Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez un musicien si célèbre.

— Mon cul ! Ça ne veut rien dire. C'est un système dont se servent ceux à qui nous appartenons. Ils nous rendent célèbres et nous donnent des surnoms — Roi de ceci, Comte de cela, Duc de je ne sais quoi. De toute façon, nous mourons dans la dèche — et je pense parfois que j'aimerais mieux mourir que d'affronter le monde des Blancs.

— Nous sommes en bonne voie, Charles, mais peut-être cela suffit-il pour aujourd'hui.

— Je voulais vous parler de Fats. J'ai encore rêvé de lui la nuit dernière.

— Parfait. Gardez ça au frais pour la prochaine fois. Au revoir Chazz.

— À bientôt, docteur.

Quand Charles eut huit ans, son père lui demanda de quel instrument il voulait jouer. Il se décida pour le trombone : de tous les instruments de musique qu'il avait vus jusqu'alors, c'était le seul qui avait l'air intéressant. (M. Young, le maître de chapelle, en avait un, qu'il faisait scintiller et reluire en dirigeant le plus grand chœur afro-américain de Watts.) Choisi dans le catalogue de Sears Roebuck, l'objet des rêves de Charles arriva dans une caisse en bois, protégé par de la paille et du papier de soie, étincelant, prêt à servir. M. Young avait accepté de s'occuper de mon petit copain, mais dès la première leçon, il montra quelque surprise : Charles ne connaissait même pas la portée. M. Young lui dit d'apprendre les rudiments avec sa sœur Vivian, qui se produisait déjà dans des récitals de piano. Elle lui montra la clé de *sol*, qu'il apprit rapidement, et il retourna voir M. Young, tout impatient d'essayer son bel instrument, mais M. Young le traita d'idiot et le renvoya chez lui : le trombone, lui dit-il, se joue en clé de *fa*. Découragé, mon petit copain ne retourna pas prendre de leçons. Il travailla seul à la maison, tant bien que mal, jusqu'à ce que Papa, éccœuré, échange le trombone contre un violoncelle sans même lui demander son avis. Charles s'éprit d'emblée de ce nouvel instrument. C'est alors que M. Arson entra dans sa vie.

Il y avait à Watts des professeurs itinérants qui ne brillaient pas toujours eux-mêmes par la technique instrumentale ni la théorie musicale, et qui allaient de porte en porte persuader les familles de couleur de faire donner des leçons à leurs enfants. L'un d'eux, M. Arson, ramassait ainsi chaque semaine quelques dollars auprès d'un grand nombre de familles noires dont l'argent lui permettait de vivre dans un quartier « pour Blancs seulement » de Los Angeles. Il apprenait à quiconque à jouer de tout ce qui, de près ou de loin, ressemblait à un instrument de musique tel que pouvaient s'en procurer les pauvres en mendiant, en achetant d'occasion ou à crédit. Peut-être ne s'avouait-il pas qu'il volait ses élèves, mais le fait est qu'il ne perdait pas de temps à leur inculquer les principes fondamentaux d'une solide éducation musicale. Ses courtes leçons hebdomadaires devaient permettre l'émission de sons satisfaisants destinés à rassurer les parents : leurs enfants apprenaient vraiment quelque chose dans un domaine susceptible de les promouvoir socialement et de leur faire gagner de l'argent. Aussi M. Arson escamotait-il les connaissances

essentielles que tout enfant, même doué, doit posséder s'il veut un jour bien lire la musique : comme d'habitude, les parents déboursaient donc de l'argent sans que leurs enfants en reçoivent la contrepartie.

M. Arson remarqua tout de suite que Charles pouvait chanter les sons qu'il voyait sur le papier. Parfait. Sans se donner le mal de lui dire le nom des notes, il lui montra où mettre ses doigts sur le violoncelle pour produire le son voulu. Imaginez un enfant intelligent, capable de prononcer facilement et rapidement les syllabes, à qui on n'apprendrait jamais comment celles-ci forment des mots ni comment les mots s'organisent dans la syntaxe. M. Arson était loin de se douter que sa méthode écourtée se révélerait excellente pour l'improvisation de jazz, dans laquelle le musicien écoute les sons qu'il produit au lieu de procéder à un transfert intellectuel de la partition au doigté. Sur des gammes simples et des airs connus, M. Arson battait la mesure en balançant de haut en bas un vieux violon à sourdine, aux sonorités tziganes et à la table encroûtée de colophane, tandis que Charles suivait d'oreille, tant bien que mal, uniquement préoccupé des sons produits et n'ayant pas la moindre idée des processus techniques qu'il aurait dû être en train d'apprendre.



C'est vers cette époque, je me rappelle, que quelques camarades plus âgés lui racontèrent comment ils allaient se baigner sans costume de bain dans le canal de Watts en compagnie de petites filles blanches toutes nues, elles aussi ! Mais il y avait des écrevisses dans le canal, et la peur qu'en avait Charles était plus forte que la tentation. Pourtant, craignant de passer pour une poule mouillée, il se contraignit à suivre les camarades, mais il ne vit pas de petite Blanche ce jour-là : quelle que fussent leur couleur, tous les culs nus étaient assortis d'un pénis. En outre, il faillit se noyer dans les eaux sombres et profondes du canal. Je l'ai aidé à se hisser sur la berge et j'ai réellement eu pitié de lui quand il a découvert que quelqu'un lui avait volé sa culotte et ses chaussures toutes neuves. Le pauvre Charles dut rentrer à la maison en se cachant derrière des branches d'eucalyptus, sachant bien que Papa allait le gifler et envoyer Grace décrocher la courroie pendue dans la cuisine. Quand Papa corrigeait ses enfants avec cette ceinture repliée en deux dont le cuir avait bien un centimètre et demi d'épaisseur, ce qui faisait le plus mal, ce n'était pas tant la courroie elle-même que le poing qui la tenait. Je crois volontiers que Papa le savait. Je crois qu'il était malade alors, malade de frustration d'avoir dû passer sa vie dans les Postes alors qu'il avait étudié pour devenir architecte, malade et désespéré à bien des égards. Il inculquait des préjugés raciaux à ses enfants : nous étions supérieurs à bien d'autres parce que plus clairs de peau. Ces déclarations offensaient Grace, qui pleurait en disant que, d'après ce système, elle occupait le dernier rang dans la famille du fait qu'elle était la plus foncée. Pendant ces discussions, Maman se regardait dans la glace et rappelait qu'on la prenait très souvent pour une Mexicaine à cause de ses taches de son, de son nez finement ciselé et de ses tout petits pieds. Elle croyait avoir du sang

indien. Mais nous, les enfants, nous nous rappelions que pour Papa, Mexicains et Indiens étaient de sales métèques pouilleux. Comment s'y reconnaître ?

Cette année-là, dans la dernière rangée de la classe de lecture, Charles avait pour voisine une jolie petite Irlandaise. Elle ne repoussait pas les doigts qui tâtonnaient au bord du banc pour aller lui toucher les jambes, mais s'absorbait dans son livre et prenait l'air très sérieux. Et quand venait son tour, à lui, il feignait de s'intéresser profondément à la leçon tandis qu'une petite main venait lui caresser la cuisse.

Un bel après-midi, ils formèrent le projet de se retrouver chez elle après la classe. « Maman ne rentrera pas avant 6 heures », dit-elle. Elle lui montra la grande maison jaune pâle, à cinq cents mètres d'un champ de laitues, près du puits de pétrole stérile de la Cent troisième rue, juste à côté de l'ancienne caserne des pompiers et du commissariat de police.

Tout en coupant à travers champs, ses livres sous le bras, Charles se sentait en sécurité. On penserait qu'il allait, comme beaucoup d'autres enfants, voir les chevaux dans l'écurie du père de Betty. Il alla furtivement jusqu'à la porte de derrière et appela sa petite amie. Deux Mexicains, à peine plus âgés que lui mais beaucoup plus grands, ouvrirent la porte.

— Fous le camp, NIGGER ! Betty est à nous, on veut pas voir de NÈGRES traîner par ici !

Quel choc pour mon petit copain ! Papa lui avait interdit de jouer avec « ces petits bouseux de nègres noirs » qu'on voyait plus bas dans la rue : comment pouvait-il donc faire partie de cette catégorie ? Ces deux métèques n'avaient-ils pas remarqué son teint clair ? Pour la première fois, il pressentit que quelle que soit la teinte de sa peau, il y aurait toujours des gens pour qui il ne serait jamais qu'un nègre.

Perdre sa petite amie et devenir un nègre, c'était un peu trop pour la même journée. Au bord des larmes, il traversa en courant le champ de laitues. Soudain, trois grands Blancs, des hommes, surgirent au bord de la route et le saisirent sans ménagements par le cou. L'un d'eux avait le visage tout rouge, le deuxième des yeux porcins, le troisième était gros et sale.

— Eh là, petit ! Qu'est-ce que tu fais par ici ?

— Je rentre de l'école... parvint à dire Charles.

— Il faut tuer ce petit nègre, dit Red Face. Il vient rôder ici où il n'a rien à faire et essayer de violer notre sœur !

Violer ! Qu'est-ce qu'ils racontent ? Betty a-t-elle dit ce que nous faisons à l'école ? C'est ça, le viol ? Charles se mit à courir, mais en trois pas, les Blancs l'eurent rattrapé et jeté sur la banquette arrière de leur vieille voiture crasseuse. Pendant que Red Face conduisait, les deux autres maintenaient mon petit copain sur le plancher de l'auto. Arrivés au canal, ils le poussèrent dehors à coups de pied et de bourrades. Terrorisé, mon petit copain se demandait s'ils allaient le noyer, le jeter au fond du canal, avec les écrevisses. Mais comme ils ne firent que lui donner quelques gifles, j'eus l'impression qu'ils voulaient seulement lui faire peur — son père frappait plus dur que ça. À voix basse, je

lui ai conseillé de pleurer et de jouer le jeu, parce que je savais que ça ferait plaisir à ces sales Blancs minables.

— On va lui apprendre à se tenir à sa place, à ce petit bouseux ! dit Pig Eyes. On va te garder à l'œil pour le reste de ta vie, espèce de petit rôdeur café au lait ! ajouta Dirty Fats. Si on t'y reprend à rôder près d'une fille blanche, on te coupera ton petit robinet !

Comme Charles se mettait à pleurer, arrivèrent le long du canal deux jeunes Noirs, les Grissom, qui rentraient au crépuscule de la pêche aux écrevisses. Les frères Grissom travaillaient au marché. Ils étaient inséparables, et l'on ne trouvait pas plus costaud qu'eux dans tout Watts. Ils comprirent tout de suite ce qui se passait et, sans perdre un instant, Booker T. s'empara de Dirty Fats et l'envoya violemment télescoper Red Face, tandis que son frère Warthell envoyait l'autre Blanculé à terre. « Ce nègre a violé notre sœur ! » hurla Pig Eyes. Les Grissom regardèrent les neuf ans de Charles et eurent un sourire sceptique. Soudain, Red Face, qui était resté sonné pendant un instant, se releva et cria : « Je vais tuer *tous* ces nègres ! » Les Grissom se remirent au travail avec un rugissement et endormirent pour le compte les braves guerriers blancs. Puis ils raccompagnèrent Charles chez lui en lui recommandant de ne souffler mot de l'affaire à personne, car Booker craignait d'avoir tué Red Face en le ballottant contre des cailloux aigus qui semblaient lui avoir fait pas mal de trous dans la tête.

Toutefois, aucun des trois frères de Betty ne mourut, de telle sorte que pendant une certaine période, les Grissom allèrent chaque jour attendre Charles à la sortie de l'école pour le raccompagner, car ils prévoyaient des ennuis. Ils ne s'étaient pas trompés. Un jour, il s'en fallut de peu qu'une émeute raciale n'éclate. Les frères de Betty arrivèrent à l'école avec plusieurs autres Blancs et tous descendirent de voiture. L'affaire prenait vilaine tournure, aussi Warthell courut-il au marché chercher l'aide des frères Tucker. Il revint quelques instants plus tard avec les frères Derden (qui coltinaient toute la journée des sacs de cinquante kilos de pommes de terre) et Tan Blue, un des plus magnifiques adolescents qu'il soit possible de voir. Grand, d'un noir ébène et d'une carrure impressionnante, Tan Blue était beau avec ses cent vingt kilos de muscles qui le faisaient ressembler à Lothar, l'esclave de Mandrake le Magicien. Il passait son temps à jouer au billard dans l'arrière-salle de chez Steve, sauf pendant la saison du football, seule époque de l'année où il daignait fréquenter l'école. Il était connu pour son exceptionnelle rapidité à la course : en tenue de football, il battait un des athlètes les plus rapides de Jordan High School, Moulah Johnson.

Désormais, les chances étaient à peu près égales entre les deux camps, et l'on attendait encore les frères Tucker. Tan Blue s'adressa alors aux Blancs, très poliment, dans son style exagérément « *cool* » de type décontracté à qui on ne la fait pas :

— Je vous suggère, messieurs, de reconsidérer vos intentions, quelles qu'elles aient été, et de rentrer chez vous. En effet, je dois vous dire que, bien que les Grissom, les Derden et nos amis les Tucker, qui seront ici d'un moment

à l'autre, soient des gentlemen et des sportifs, en ce qui me concerne, comme je répugne à me battre avec mes poings, je me verrai dans l'obligation de vous recevoir à coups de rasoir chaque fois qu'on vous bousculera dans ma direction.

Je ne peux pas dire au juste qui aurait gagné, mais la diplomatie de Tan Blue permit d'éviter l'affrontement. Peu de temps après, Betty et sa famille déménagèrent pour aller s'établir au nord, et Charles se demanda toujours ce qui se serait passé s'ils avaient pu se voir ce jour-là dans la grande maison jaune, au-delà du champ de laitues.

Mon petit copain ne savait pas comment expliquer à sa famille ce qu'il venait d'apprendre, à savoir que cette histoire de foncé et de clair ne tenait pas debout. Parce que si on a des « Noirs » parmi ses ancêtres, on est un sale nègre aux yeux des métèques, des petits Blancs et de tous ceux qui pensent comme eux — qu'on soit noir comme du cirage ou café au lait comme mon petit copain ou encore, tel Papa, d'un gris de Caucasien pâle, avec des yeux noisette et des cheveux blond roux. Et ça, on a intérêt à se le mettre dans la tête !

Mais comme Papa ne semblait pas le comprendre, Charles pria le ciel que son père ne le rencontre pas un beau soir alors que les Grissom, les Derden et Tan Blue le raccompagnaient. Dans son ignorance, Papa était bien capable de laisser échapper : « J't'avais pas dit de pas fréquenter les nègres noirs ? » Et bien sûr, Papa avait tort, mais mon petit copain préférait quand même ne pas voir l'austère auteur de ses jours voltiger en l'air comme un sac de pommes de terre que Tan Blue épilucherait de son rasoir à chaque passage.

... Nesa ? C'est moi, je te téléphone de San Francisco. Je sais, baby, je regrette, j'aurais dû te prévenir, mais il fallait que je parte, j'avais besoin de foutre le camp. Je ne te laisse pas tomber, je t'envoie Shifty Henry, qui te montera une bonne formation. De toute façon, tes clients n'écoutent pas, ils se contentent de regarder, nous sommes des clowns pour eux... Un instant, mademoiselle ! Ça passe vite, vos trois minutes ! Oui, Nesa. Vous entendez, mademoiselle ? Passez en P.C.V. Rendez-moi mes pièces... CLING. CLING. CLING. Merci. Comment, Nesa ? Bien sûr que tu me manques. Non, je ne sais pas ce que je vais faire... me balader, j'imagine, voir ce qui se passe, essayer de faire le bœuf et de trouver du boulot. Ne t'inquiète pas pour moi, chérie, j'ai deux cousins ici au cas où les choses iraient mal, Darcy Jones et Billy Bones. Comment ? C'est-à-dire que Billy n'est pas un cousin par le sang, mais nous sommes unis par de vieux liens de famille. Comment ça, la loterie clandestine ? Je ne savais pas. Sans blague, des millions de dollars ? Où vas-tu chercher ça, Nesa ! C'est promis, je ferai attention. Pas de femme, je m'économise. Oui, je suis à l'hôtel Franklin, rue de la Poste. Je t'aime, Nesa, tu m'entends ? À plus tard.



Mon copain se retrouvait donc à San Francisco ; à la recherche de quoi, il l'ignorait. Il imaginait sans mal les commentaires de sa belle-mère depuis qu'il n'envoyait plus d'argent, bien qu'il végât d'épinards en conserve et de mayonnaise. Il voulait se débrouiller seul, sans l'aide de femmes ni de personne d'autre, et il répugnait à retourner travailler pour Nesa. Même si Bart faisait semblant de ne rien voir, l'idée de bosser dans les clubs dont il était le propriétaire et d'avoir à faire en outre son travail domestique avait quelque chose de déplaisant.

Popeye mangeait donc ses épinards, et la mayonnaise était le plus souvent remplacée par des œufs. Un régime alimentaire aussi économique lui permettait de tenir le coup, de faire durer le peu d'argent qu'il avait, et même de s'offrir une chambre. Il quitta l'hôtel pour aller s'installer dans la pension de Mme Raleigh, où Oscar Pettiford était cloué au lit pour s'être cassé un bras en jouant au base-ball — la pire chose, sans doute, qui puisse arriver à un contrebassiste.

Mon copain essaya de se faire engager par les Taxis Jaunes, mais il lui manquait quelques mois pour avoir vingt-cinq ans, l'âge minimum requis pour un chauffeur de taxi. Un poste de facteur suppléant l'aida pendant quelque temps à se débrouiller. Le soir, il allait au hasard dans une boîte où il y avait de la musique, et il se mêlait à l'orchestre quand on le lui demandait.

Par chance, il fit la connaissance d'un homme remarquable, un pianiste nommé Harry Zone, qui l'engagea dans son orchestre exclusivement blanc et le fit inscrire au syndicat. Ce qu'il ignorait, c'est qu'il y avait deux syndicats, le Local 12 pour les Blancs et le syndicat Jim Crow pour les Noirs et les Chinois. Harry Zone l'accompagna au Local 12, où l'on crut que mon copain était mexicain, donc « blanc », et où on l'inscrivit. Mais un délégué du syndicat noir se présenta au cabaret où jouait l'orchestre et déclara que Charles n'y avait pas sa place. Celui-ci perdit le premier bon boulot qu'il eût décroché à Frisco. Pourtant, grâce à Harry Zone, sa foi en l'humanité de certains hommes à peau blanche s'était quelque peu accrue, proportionnellement à son mépris pour l'Oncle-Tomisme du délégué noir.

Zone était juif ; il dit à Mingus qu'il connaissait l'existence du syndicat de couleur, mais qu'il n'avait rien dit parce qu'il voulait abolir la barrière des couleurs. Il espérait que Ralph Burns, un délégué syndical qui se disait libéral, tolérerait les orchestres mixtes, étant juif lui-même. Harry disait que Burns devait savoir ce qu'on ressent lorsqu'après être arrivé dans une ville et avoir pris contact avec un chef d'orchestre qui veut vous engager, on se fait opprimer par ceux-là mêmes qui sont déjà opprimés parce qu'ils ne croient pas que Jésus-Christ faisait tout à fait le poids en tant que Dieu !

Comme il avait payé sa cotisation syndicale, mon copain eut l'autorisation de travailler au Silver Rail avec Harry jusqu'à concurrence du remboursement de ses prélèvements salariaux. Après quoi, on le pria d'emballer sa basse et de se prendre par la peau des fesses pour descendre du grand podium sacré des Blancs. On le radia du Local 12 et on lui donna une carte d'ex-esclave seulement valable pour les quelques boîtes du quartier noir et pour les orchestres exclusivement noirs qui se forment parfois à l'occasion de bals ; encore les officiels du syndicat avaient-ils l'habitude de se réserver ce genre d'affaires. Bien entendu, on permit à mon copain de faire le bœuf gratuitement pour ainsi dire partout. C'est qu'aucune loi n'interdisait de faire don de son talent ; tout simplement, les engagements de première classe, les seuls qui payaient bien, étaient réservés pour une catégorie spéciale appelée Les Blancs.

Bientôt, même le meublé de Mme Raleigh fut au-dessus de ses moyens. Son ami peintre, Farwell Taylor, lui offrit son atelier, et comme mon copain hésitait à accepter cette offre charitable, il ouvrit le piano et dit : « Emménage, Charles, assieds-toi et compose ; tu me paieras un de ces jours. »

Ce fut une période de travail, d'étude et de méditation, et bien que la fortune semblât être au plus bas, une époque d'enrichissement et de progrès. Farwell et Mingus approfondirent ensemble leur karma et établirent entre eux une compréhension mystique qui devait persister au cours des années.

Finalement, il éprouva le besoin de retourner à Los Angeles pour voir ses fils et s'essayer à une nouvelle vie. Il revint donc dans l'appartement de Vermont Street où il avait habité avec Barbara.

Il n'avait pas vu depuis longtemps son ami Britt Woodman, parti en tournée avec Lionel Hampton. Un après-midi, Britt téléphona pour dire que Hampton faisait un film ; Charles voulait-il se joindre au grand défilé publicitaire dans Hollywood ? C'était le dernier jour du tournage et, au studio de Culver City, tandis que le reste de l'orchestre remballait ses instruments, Joe Comfort demanda à Mingus de jouer avec Cholly Harris, le second bassiste. Le jeu de mon copain plut à Hamp, qui poussa son vibraphone pour venir jouer avec lui et Harris. Charles se rendit compte que Joe, qui venait de donner sa démission de l'orchestre, avait arrangé cette rencontre comme une sorte d'audition. Dès qu'ils eurent fini de jouer, Hamp lui demanda s'il voulait travailler dans son orchestre. Joe Comfort avait mis dans le mille.

Mingus rentra chez lui et arrangea pour grand orchestre sa composition « Mingus Fingers » ainsi que douze autres morceaux. Désormais, Hamp fit jouer « Fingers » à chaque représentation, et à la première séance de l'orchestre à laquelle mon copain participa, pour Decca, le morceau fut enregistré sur décision du chef et à la surprise de l'auteur. Ce fut sa première composition enregistrée dans son arrangement original par un orchestre célèbre.

— Daddy, ça y est, il marche à fond ! Je lui ai fait tirer la langue pendant trois semaines, il en est presque devenu fou. J'ai agi comme tu m'as dit, Billy, j'ai d'abord capté son esprit. Sarah Bernhardt peut aller se rhabiller. J'ai dit à Pierre que je ne me rappela plus la dernière fois que j'avais couché avec un homme tant ça remontait loin. Il m'a demandé si je travaillais pour toi, Honey. Jamais on ne m'avait insultée de la sorte ! — il s'est confondu en excuses et a voulu se faire pardonner d'avoir seulement pu penser une telle chose ! Résultat — écoutez, Charles et Lee-Marie — nous avons maintenant deux appartements à New York, un dans Park Avenue et un autre Soixante-quinzième rue, tout près de la Cinquième avenue ! Celui-là, c'est une maison, elle appartenait à un maharajah, paraît-il. Pierre m'a montré des photos envoyées par l'agent immobilier. Il y a un sous-sol avec un bar, une salle de jeux et un jardin, plus un rez-de-chaussée et un étage, un ascenseur privé et deux bibliothèques avec des plafonds de six mètres de haut sculptés à la main !

— C'est trop beau, Donna ! Madame permettra-t-elle l'accès de son boudoir à sa femme de chambre et à son chauffeur ?

— Mais certainement, surtout à ma femme de chambre ! Comme Pierre est persuadé que je ne peux pas vivre sans femmes, je lui ai dit qu'il me faudrait une autre amie si Honey ne venait pas à New York. Lee-Marie est donc casée. Mingus et elle vivront dans la débauche Soixante-quinzième rue tandis que moi, j'autoriserai M. Pierre à venir me rendre visite, à mon appartement de Park Avenue, mais seulement sur rendez-vous. Ça te botte, daddy ? Tu auras ton studio au sous-sol avec ton bar privé et un jardin pour baiser en plein air. Si tu te lasses de Lee-Marie ou de moi, nous irons toutes les deux passer quelques jours au palace de Park Avenue pendant que tu achèveras un travail difficile ou que tu baiseras une de ces petites pleines aux as que tu vas trouver sur ton chemin là-bas. Et si tu n'es pas en forme au moment psychologique, téléphone à tes *mamas*, et nous viendrons nous occuper d'elle. Tu entends, daddy ? Ha ! Toi ! Toi ! Ma-te-du-da-di, ra-ta-ta ! New York, tiens-toi bien, nous arrivons ! M. Charles Mingus et son harem miam-miam-miam !

— Ha, ha ! C'est bien joli, mes enfants, mais permettez au vieux professeur Billy Bones de vous mettre les points sur les « i ». Donna, Pierre sait que tu mens.



— Oh ? ! !

— Il n'est pas né d'hier. Quand je t'ai dit de le persuader, j'entendais : le persuader que tu l'aimes, lui faire croire sincèrement qu'il est le premier homme qui t'ait fait changer d'avis sexuellement.

— Billy, au fur et à mesure que je faisais mon numéro, j'ai vu la vie entière de cet homme changer sous mes yeux. C'était un vieil homme faible et découragé qui croyait ne savoir rien faire d'autre que gagner de l'argent, un homme fatigué qui essayait de toutes ses forces de bander, jusqu'au moment où j'ai commencé mon baratin : « Oh ! Oh non, Pierre ! Pierre ! C'est la première fois de ma vie... » Et petit à petit, son visage a pris une expression assurée, forte, convaincue, j'ai senti ses testicules descendre et pendre, son pénis est sorti de la cachette où l'avait enfermé sa femme dans sa jeunesse à force de lui faire honte de ses érections au point de lui ratatiner les couilles. Non, Billy, cet homme ne mentait pas.

— Est-ce qu'il s'est branlé, Donna ?

— Bien sûr que non !

— Il a menti. Il aurait préféré se tripoter en te regardant gougnoter avec Honey ou Lee-Marie. C'est ainsi qu'il prend son plaisir depuis quarante ans. Cela fait dix ans que je le vois avec des filles qu'il emploie comme « conseillères commerciales », avec de fabuleux salaires déclarés, sans compter ce qui passe sous la table, jusqu'à ce qu'elles filent avec leur véritable amant — ou amante. Donna, j'essaie de te montrer quelque chose. Tu comprendras si tu n'en fais pas un point d'honneur personnel. Pierre est fou, Donna, tous ceux qui vivent un mensonge sont fous, et tu étais folle la nuit dernière quand tu t'es menti. Jusqu'à présent, tout ce que tu as dit ou fait était honnête. Jusqu'à la nuit dernière, tu n'étais ni bonne ni mauvaise. Mais si tu étais ma femme, je te botterais le cul. Tu vois où je veux en venir ? Mingus n'est pas un mac, pas encore. Il n'est même pas encore un musicien. Mais il a une chose : il ne triche pas avec lui-même. Comprends que Pierre n'est pas seulement un client ou un micheton. Pierre est un système, et tout homme qui choisit le système de Pierre sait qu'il fait intervenir une épouse de son milieu pour sortir en public et des femmes de ton genre pour vider les couilles et les poches. Jusqu'à hier soir, tu te livrais à un jeu de hasard. Mais la nuit dernière, alors que tu avais tous les atouts en main, tu es devenue une poire comme Pierre pendant les quelques moments où tu as choisi d'aimer les mêmes choses que lui.

— Quoi, l'argent ?

— Non, ma chère. La nuit dernière, ton démon intérieur a vendu ton âme à celui de Pierre pour l'amour d'une sorte de puissance qui ne s'achète pas avec de l'argent. La nuit dernière, tu as joué d'une façon qui t'était inconnue. Ose me dire que tu n'as pas joué.

— Comment le sais-tu, Billy ?

— Parce qu'il m'est arrivé une fois de faire l'amour avec un autre démon, comme tu l'as fait hier. Tu n'as pas pensé à Mingus, tu ne t'es pas servie de tes

doigts comme Honey te l'a montré, je l'ai deviné au moment où tu as ouvert la bouche. Hier, tu as rêvé, tu as existé dans un *no man's land*, avec tout l'argent, toutes les richesses du monde entassés dans un casier de la minuscule parcelle d'enfer que tu as dans la tête. Pierre et toi avez épousé le même esprit du mal la nuit dernière. Comprends-tu, Mingus ? Il te faut des preuves ? Regarde... j'ai là vingt billets de mille dollars. Maintenant, branle-toi. Ne pense pas à une femme ni même à la tiédeur de ta paume. Fais-toi jouir rien qu'en regardant ce papier. Ne pense pas à ce qu'on peut acheter avec ce papier, car ça ferait intervenir subconsciemment une femme. Le papier seul.

— Garde ton fric, Billy. J'ai compris.

— Vois-tu, Donna, tu baisses avec ton âme. Pierre veut que tu croies l'avoir convaincu. Penses-tu un seul instant que Pierre ignorait que tu savais tout de lui ? Non, pour Pierre, le fait que tu sois une prostituée est une garantie que tu ne le feras jamais chanter, il voulait être sûr que tu as tellement envie de son fric que tu es prête à vivre un mensonge et te persuader que ce mensonge est vrai. Les gens tels que Pierre possèdent l'armature de ce pays, et un peu de tout le reste aussi — jusqu'à la profession de Mingus, dont on peut dire qu'elle transforme les musiciens en putains... Mingus, je vais te dire comment préserver ton indépendance vis-à-vis de ce que pensent les richards et de ce qu'écrivent les critiques au sujet du jazz, du vrai jazz, de ton travail. À mon avis, un bon jazzman doit se faire souteneur afin d'être libre et de garder son âme pure. À ma connaissance, Jelly Roll Morton avait au moins sept femmes, et c'est ce qui lui a permis de composer, d'étudier et, accessoirement, de se faire sertir des diamants dans les dents, et probablement dans le cul. Ce faisant, il pouvait dire aux Blancs : « Vous êtes pleins de haine, vous vous battez et vous tuez pour vous enrichir, tandis que moi, je m'enrichis en baisant ; qui est le plus fort ? » Voilà ce que me disait Jelly quand nous sortions ensemble, et je veux que tu en fasses autant. Maintenant, Donna, toi aussi, tu es un produit du système. Tu peux prétendre ou croire être comme nous, qui sommes nés dans la rue, de parents qui tiraient le diable par la queue, mais ta famille est riche, et au fond de toi-même, tu es peut-être de son côté. Ainsi, le fait de contempler un yacht dont on est propriétaire ne signifie peut-être pas la même chose pour toi et pour moi. Il est possible que le simple fait de le regarder te donne la satisfaction de savoir ce qu'il symbolise ; mais moi, pour que j'en profite vraiment, il faudrait que je le pilote en découvrant les beautés du monde. Avant d'aller à New York avec Mingus et Lee-Marie, il faut que tu décides si ces derniers sont toujours tes ennemis traditionnels ou si tes vrais ennemis sont désormais des gens comme Pierre et sa femme, qui mettent le pays en coupe réglée. Ai-je besoin de te préciser que si tu es du côté de Mingus, tu es par là même contre Pierre, qui maintient le système dont Mingus est victime ? Que pour être la courtisane de Pierre, sa concubine hors de prix, tu n'en es pas moins une de ses esclaves — tout comme la poufiasse du trottoir est l'esclave du plus exploité des fauchés ?... Je ne connais que trop bien la ville où vous allez, mes amis. Ton fier cousin Billy Bones est interdit de séjour dans cette jungle que tu t'es mis en tête de conquérir, Charles. J'y ai été le roi de la loterie clandestine, je

régnais sur la plus grande partie de la ville haute, j'avais huit cabarets en règle avec la loi et quatre hôtels. Mais c'était à l'époque de la guerre des gangs, et quiconque osait se dresser contre Dutch Schultz et la Mafia avait affaire à forte partie. Ça tirait dur à Harlem, et bien des mauvais garçons noirs y ont laissé leur peau. À Chicago, avec ton cousin Darcy et deux frères beaucoup plus âgés, nous avons inventé les *numbers*, la loterie clandestine, d'après une idée qui avait germé dans le cerveau de l'homme noir bien avant nous. Un arnaqueur noir n'avait aucune chance de réussir à San Francisco alors, et je me suis donc pointé à New York. Si tu avais vu les malabars que Dutch nous a envoyés pour s'emparer de notre racket ! De gros enclulés de gorilles couverts de poils, hideux, à la mâchoire pendante. Ils parlent en allemand et je traduis pour Darcy, qui se marre. Puis un autre me traite de nègre qui se croit malin, en italien, Darcy me le traduit en espagnol et je me marre. Ça a fini par devenir vraiment drôle. Essaie d'imaginer la rage, la haine, la peur, la formidable tension. Nous nous sommes tellement marrés qu'ils se sont mis à trembler de peur. La haine pure ne peut pas tolérer le rire. J'ai tendu la main vers mes dossiers et mes papiers, et l'un d'eux a tiré son pétard, mais il n'a pas pu bouger. Complètement paralysés, qu'ils étaient ! Nous aurions pu les tuer sur place. Pense à ça, deux petits Noirs paralysant les gangsters de Schultz par leur fou rire ! « Dites à Dutch qu'on lui refile toute l'affaire », avons-nous dit, Darcy et moi. Nous avons laissé tomber. S'ils avaient envie de cette loterie au point de tuer, ils pouvaient la garder ! Mais la Mafia projetait déjà de la prendre à Dutch, et il était trop bête pour s'en apercevoir ! Je savais que je pouvais réussir dans une autre branche, je ne voulais pas devenir leur employé dans l'exploitation de notre propre invention. J'ai décidé de finir mon droit et de m'occuper de mes affaires officielles. Nous avons appris de nos frères blancs comment investir les bénéfices de nos rackets dans des boîtes qui attiraient vers les quartiers miséreux une clientèle d'élite. Le Tout-New-York blanc a pris l'habitude de venir finir la nuit à Harlem, les boîtes tournaient à plein et les noctambules n'ont jamais eu d'ennuis. Les ex-esclaves s'écartaient avec une crainte respectueuse devant les richards, comme s'ils étaient des dieux en tournée d'inspection. La criminalité nocturne était dix fois plus forte à Brooklyn et dans le Bronx qu'à Harlem. Nous faisons notre police nous-mêmes, éliminant les rôdeurs qui auraient coulé nos affaires. C'est la presse blanche qui nous a coulés en lançant une campagne de propagande qui dure encore aujourd'hui, en racontant que Harlem était peuplé de grands nègres noirs tapis dans l'ombre avec des couteaux et des revolvers, prêts à violer les Blanches et dévaliser les Blancs. Les seules putains que je connaissais alors étaient celles dont j'entendais parler par les journaux, mais quand mes affaires officielles ont périclité, je me suis mis à maquereauter un peu pour reprendre mon souffle. Je me suis fait pincer avant d'avoir pu me remettre sur pied, et la police m'a ordonné de quitter la ville sous les vingt-quatre heures. Interdit de séjour à New York, je n'avais plus aucune chance d'accéder au barreau. C'est ainsi que je suis devenu un grand souteneur, tout comme certains super-playboy de Saint-Domingue. La seule différence, c'est que lui peut dîner à la Maison-Blanche. C'est pas le mauvais bougre, mais